

Verba sonandi appliqués aux *artefacts* : vers une approche typologique¹

Egor Kashkin, Tatiana Reznikova, Elizaveta Pavlova, Elena Luchina-Sadan

1. Introduction

Comme on peut en juger d'après les articles du présent recueil, les transferts métaphoriques vers d'autres zones sémantiques sont l'un des aspects les plus intéressants de l'étude typologique des *verba sonandi* associés aux animaux. Cependant les transferts des *verba sonandi* ne se limitent pas aux verbes associés aux animaux, loin de là. Un autre domaine concerné par les sons, celui des objets et des phénomènes naturels, n'est pas moins riche en transferts (cf., par exemple, le son d'une clochette, le grincement d'une porte, le craquement des branches, le tonnerre, etc.).

Néanmoins, le domaine des *artefacts*² se distingue du domaine des animaux par l'organisation des significations premières des verbes qu'il mobilise. Les *verba sonandi* associés aux animaux forment une classe compacte et facilement structurable. La clef naturelle de la classification et, par conséquent, des rapprochements interlinguistiques de ces prédicats est fournie par les animaux et les classes d'animaux qui émettent tel ou tel son. Ce paramètre est donc essentiel pour caractériser leur sémantique d'origine. La question principale de l'étude comparative des significations de base de ces verbes est de savoir quels animaux sont « réunis » par le ou les même(s) verbe(s) dans une langue donnée. C'est ce critère qui nous permettra, par exemple, de comparer les verbes exprimant dans différentes langues le coassement de la grenouille et de vérifier à quels autres animaux ils renvoient éventuellement³.

1 Cette étude est soutenue par le projet n° 16-06-00536 de la Russian Foundation for Basic Research.

2 L'emploi du terme d'*artefact* (Fr) pour faire référence à des objets du monde est un calque délibéré sur l'anglais. Le *Webster's* définit *artifact* (Angl) de la façon suivante : "something created by humans, usually for practical purposes". *Artefact* et *artifact* sont deux faux amis, et cet emprunt ne se justifie que pour délimiter le sujet de cet article : il s'agit ici d'objets fabriqués par l'homme. (Note de l'éditeur)

3 Plus les animaux sont familiers, plus le nombre de prédicats augmente. Par exemple, dans les langues européennes, les chiens ou les chats, à la différence des grenouilles : cf. en français pour le chien, les verbes *aboyer*, *japper*, *gémir*, *gronder*, *hurler*. Le sémantisme de base d'un verbe est défini par rapport au type d'animal, puis se superposent des caractéristiques complémentaires, comme l'aptitude à exprimer des émotions.

La zone des sons émis par les *artefacts* est organisée de manière plus complexe. D'une part, il y a beaucoup plus d'objets produisant un seul et même son que d'animaux et, pour cette raison, à la différence des animaux, il est impossible d'en établir une liste exhaustive. D'autre part, le son émis par un objet dépend pour beaucoup de la situation : les objets produisent un bruit essentiellement sous l'effet d'une action extérieure. Autrement dit, dans le cas des objets, la situation sonore est généralement définie par un ensemble de paramètres hétérogène.

Cette différence se manifeste également dans les transferts sémantiques. En effet, pour construire une typologie dans ce domaine, il faut rechercher les modèles de glissement, autrement dit, identifier les emplois originels et les emplois dérivés. Pour les animaux, il suffit de vérifier quels sont les transferts subis par un verbe correspondant à tel ou tel animal comme, par exemple, le cheval. En d'autres termes, le type d'animal représente une base claire pour comparer les modèles métaphoriques dans différentes langues. Ainsi, pour relever les ressemblances et les différences, il suffit de se concentrer sur les emplois dérivés. Pour les objets, il en est autrement.

Dans cette zone, il faut d'abord comprendre quelle sémantique sert de point de départ au développement d'un sens figuré : autrement dit, il faut détecter les paramètres permettant de révéler la proximité ou la différence des significations sémantiques originelles des prédicats étudiés. Pour ce faire, il est important de définir les caractéristiques d'une situation sonore qui sont essentielles pour son encodage linguistique et ce qui détermine le regroupement de certains types de sons au sein du même verbe. Le présent article sera construit autour de cette problématique. Après avoir analysé les principaux paramètres pertinents pour conceptualiser les sons émis par les objets dans différentes langues, nous évoquerons les perspectives d'une étude des sens figurés des verbes de cette classe sémantique.

Pour construire une typologie préliminaire, nous avons utilisé un corpus de 5 langues (la sélection de langues sera élargie ultérieurement) : le français (langue indo-européenne → romane), le russe (langue indo-européenne → slave), l'allemand (langue indo-européenne → germanique), le komi-ziryène (langue finno-ougrienne → permienne⁴) et le khanty (langue finno-ougrienne → ob-ougrienne⁵). On notera que les verbes russes ont fait l'objet de plusieurs études sémantiques (cf., avant tout, Stojnova 2008 et un aperçu bibliographique cité dans le présent ouvrage ainsi que Padučeva 2004 et certains articles lexicographiques du NOSS 2004). Notre analyse des exemples russes s'appuyait aussi bien sur les résultats de ces ouvrages que sur nos propres données tirées du Corpus national de langue russe (ruscorpora). Les exemples allemands sont tirés des dictionnaires (Duden, DWDS, Wortschatz Leipzig) et des corpus de textes (DWDS, COSMAS II) ainsi que ceux fournis par des locuteurs germanophones. Les exemples français ont été testés auprès de locuteurs francophones. Nous avons en outre utilisé *Le Grand Robert* et le *TLF*. Les données des langues khanty et komi-ziryène ont été obtenues lors de leur étude sur le terrain.

Notre tâche principale consistera à comprendre comment une multitude de sons hétérogènes, produits par des objets, sont structurés par les langues, autrement dit,

4 Sur la base du parler du village Muži, arrondissement Šuryškar, district autonome de Jamalo-Nenec appartenant au dialecte ižem.

5 Sur la base du parler du village Tegi, arrondissement Berezovskij, district autonome de Xanty-Mansijsk, intermédiaire entre les dialectes šuškar et kazym.

comment tous ces sons peuvent être répartis entre les unités lexicales particulières. Notre intuition première et l'étude des sons émis par les animaux, suggèrent que la source sonore est un paramètre sémantique important. C'est précisément par ses caractéristiques que nous commencerons notre analyse.

2. Emplois propres

2.1. Caractéristiques de la source sonore

Parmi les sources sonores, deux classes s'opposent nettement : les phénomènes naturels (par exemple, le tonnerre, le murmure d'un ruisseau, le bruissement des feuilles) et les objets (par exemple, vaisselle qui tinte, talons qui claquent, vacarme d'un train). Chacune de ces classes est liée à un ensemble de situations sonores. Théoriquement on aurait donc pu construire une typologie à part pour chacune d'elles. Mais les données linguistiques ne nous y invitent pas.

D'une part, certains bruits naturels ont une représentation lexicale qui leur est propre – cf. les verbes russe et allemand pour le bruit de l'eau courant dans un ruisseau (ru. *žurčat'*, all. *plätschern*), qui, dans leur littéralité, ne sont applicables à aucun objet inanimé. D'autre part, dans la plupart des cas, les langues n'opposent pas au niveau lexical les sons émis par la nature aux sons émis par les objets : ainsi, le bruit des feuilles mortes sous les pas d'un marcheur, ou sous l'effet d'un vent léger est généralement décrit au moyen du même verbe que le bruit des feuilles de papier manipulées par l'homme (cf. ru. *šelestet'*, all. *rauschen*) ; le bruit des arbres ou des branches se tordant sous l'effet du vent est exprimé de la même façon que le bruit du plancher craquant sous les pieds (cf. ru. *skripet'*, all. *knarren*, komi-z. *d'urtny*). Un bruit naturel comme le tonnerre peut être rapproché du bruit que font des coups de feu (cf. ru. *gremet'*, *groxotat'*, all. *donnern*), des objets qui s'entrechoquent – comme de la vaisselle –, ou un train en marche (cf. ru. *gremet' / groxotat'*, all. *rumpeln*)⁶³. Cependant, pour désigner le bruit du tonnerre, une langue peut parfois aussi utiliser un verbe spécifique (cf. komi-z. *gymony*). En revanche, l'eau qui coule, en komi-ziryène, à la différence du russe et de l'allemand (voir ci-dessus), se décrit à l'aide du même verbe qu'un moteur ou qu'un tracteur (*žurgyny*).

Ainsi, comme les objets et les phénomènes naturels au niveau lexical, dans la plupart des cas, ne se distinguent pas systématiquement au point de former deux classes nettement séparées, nous examinerons ces deux classes dans le cadre de la même analyse typologique.

Si des sources sonores comme l'eau ou le tonnerre sont facilement reconnaissables, l'identification d'autres sources est parfois plus compliquée. D'une part, il est impossible d'énumérer tous les objets susceptibles de produire un bruit dans telle

6 Pour certains de ces verbes (cf. le verbe russe *gremet'*, allemand *donnern* dont chacun est lié étymologiquement au substantif "tonnerre"), il est évident que la contiguïté résulte du transfert sémantique du bruit du tonnerre aux artefacts. Néanmoins, en élargissant notre corpus typologique, tout d'abord, nous n'aurons pas toujours accès à des preuves étymologiques de l'antériorité d'un emploi par rapport à un autre. Par ailleurs, les données à notre disposition montrent que l'assimilation du tonnerre à d'autres types de bruits n'est pas forcément la conséquence d'un transfert métaphorique : on a plutôt affaire à un sens unique (cf. le verbe russe *groxotat'* et allemand *rumpeln*). Cette analyse est indirectement étayée par l'observation lexicographique de ces verbes (voir MAC, DWDS).

ou telle situation. D'autre part, la langue ne peut utiliser pour chaque objet un verbe différent. Il faut donc relever les caractéristiques communes pertinentes qui sélectionnent un verbe dans une situation donnée. Selon les données à notre disposition, la matière et le poids de l'objet sont les caractéristiques les plus significatives. Nous allons maintenant examiner ces caractéristiques.

2.1.1 La matière de l'objet

Parmi les matériaux utilisés pour fabriquer un objet, la langue distingue ceux qui produisent les sons les plus remarquables. Comme en témoigne notre sélection de langues, ce sont le métal, le bois et le verre qui prédominent. Autrement dit, on trouve des lexèmes propres aux objets en métal, en bois et en verre.

Ainsi, le verbe russe *ljazgat'*, dans son emploi prototypique, s'applique à des objets en métal (voir Stojnova 2008), comme dans l'exemple (1) :

Russe

- (1) *Захлопывались двери камер, лязгали засовы.* [Эдвард Радзинский. Княжна Тараканова (1999)]
Les portes des cellules claquaient, les verrous cliquetaient.

Sont frappés par la même restriction portant sur la matière de l'objet les verbes russe *skrežetat*, français *ferrailler* ou khanty *šāriti* (celui-ci, par exemple, peut s'appliquer à une serrure rouillée, à des gonds de porte en fer).

Aux objets en bois sont associés, par exemple, le verbe khanty *šixarti* (d'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu ci-dessus, cette zone englobe des bruits d'origine aussi bien naturelle qu'artificielle : un arbre dans le vent, des gonds en bois, un plancher qui grince) ou le verbe allemand *knarren* (2) :

Allemand

- (2) *Der Holzboden knarrt, einige Latten fehlen.* [Die Zeit, 28.03.2007]
Le plancher en bois grince, il y manque quelques lattes.

Il faut remarquer que le matériau de fabrication (fer, bois, verre) ne renvoie qu'à des sources de bruit prototypiques pour les verbes étudiés. Au-delà des emplois prototypiques, ces verbes peuvent s'employer avec un certain nombre d'objets pour lesquels il y a peu de lexèmes spécifiques et qui, par conséquent, sont relégués dans une autre classe, une classe à part qui est souvent objet de variabilité inter-linguistique. Un exemple flagrant de ce type de variation : les dents envisagées comme source d'émission de sons. D'une part, il peut y avoir emprunt à la classe des verbes associés aux métaux (cf. fr. *grincer*, ru. *ljazgat'*, *skrežetat'*), et, d'autre part, à la classe des verbes associés au bois (cf. fr. *claquer*, ru. *skripet'*, kh. *šixarti*). Dans d'autres cas, les verbes se comportent de manière plus uniforme. Ainsi, le bruit propre aux objets en cuir (cf. les bottes de quelqu'un qui marche) est rendu par un prédicat emprunté aux objets en bois (fr. *claquer*, ru. *skripet'*, all. *knarren*).

Les verbes correspondant aux trois matériaux peuvent non seulement s'employer pour certains objets d'autres classes, mais également se superposer. Dans de nombreuses langues un seul prédicat sonore réunit des objets en verre et en métal (cf. ru. *zvenet'*, par exemple, pour les verres qui s'entrechoquent, les vitres qui vibrent

sous l'effet d'un vent violent, une clochette ou une cloche, des chaînes, un tramway dans un virage ; le khanty *sanlemati*, par exemple, pour du verre qui se brise, une clochette, un jerrican transporté en traîneau). Le bruit du verre n'est pas associé à n'importe quel objet en métal mais, par excellence, à des objets de petites dimensions (pièces de monnaie, clefs) : cf. le verbe allemand *klirren*, les verbes komi-ziryènes en *z'il'*-. Ce sous-groupe, au sein d'une classe plus générale des objets en métal, montre clairement que, en plus de la matière dont est fait un objet, d'autres caractéristiques entrent en ligne de compte, notamment sa dimension et son poids.

2.1.2. Dimension et poids de l'objet

La dimension et le poids sont deux paramètres intimement liés : les verbes peuvent se spécialiser soit en qualifiant des objets menus et légers, soit des objets gros et lourds. Dans certains cas, comme pour le verbe allemand que l'on vient de mentionner, *klirren*, et les verbes komi-ziryènes en *z'il'*-, les paramètres dimension et poids sont indissociables de la matière, alors que pour d'autres verbes la matière n'a aucune pertinence. Ainsi, le verbe russe *gromyxtat'* ne s'emploie que pour des objets relativement grands, indépendamment de la matière utilisée dans leur fabrication (cf. chaînes lourdes, tramway, meubles), tandis que le verbe allemand *klimpern* s'emploie pour une multitude de menus objets qui s'entrechoquent, quelle que soit leur matière (cf. petits cailloux ou petites pièces de monnaie dans la poche, clefs), comme dans l'exemple (3) :

Allemand

- (3) *In seiner Tasche klimpern noch immer die Kieselsteine vom Strand.* [Roland Schemel. Anubis (2001)]

Les petits galets de la plage s'entrechoquaient toujours dans sa poche.

Nous n'avons examiné jusqu'ici que les propriétés de la source. En glosant certains verbes, nous avons identifié, dans nos exemples, le type d'objet, tout comme la situation propice à l'émission du son (ainsi, de menus objets « résonnent » quand ils s'entrechoquent, des bottes crissent quand on marche, un arbre agité par le vent bruit, etc.). Tous ces objets, immobiles en l'absence d'une action extérieure, ne font entendre aucun bruit. Nous ne les entendons que dans une situation particulière. Et, naturellement, le type de situation n'est pas sans influencer la façon dont le bruit émis est lexicalisé.

2.2. Type de situation

Nous pouvons observer que le bruit varie selon le caractère de l'action subie par un objet sur des exemples simples : le même objet, en fonction de la situation, peut produire des sons différents, qui seront désignés dans la langue par des verbes différents. Ainsi, si quelqu'un s'agite sur une chaise, pour ce type de situation, on a fr. *grincer*, ru. *skripet'*, all. *Knarren*. Si on la déplace dans une pièce, elle produit un bruit différent : ru. *gromyxtat'*, all. *rumpeln*, fr. *faire du bruit*.

Les situations dans lesquelles un objet inanimé peut produire un bruit sont assez variées. Parmi les types les plus courants figure, par exemple, le déplacement d'un objet accompagné de chocs ou de frottements qui, de ce fait, provoque divers bruits : le cliquetis d'une chaîne sur laquelle tire un chien attaché, de la vaisselle que l'on

empile dans la cuisine (les assiettes s'entrechoquent), une charrette qui roule, le frottement de ses roues contre les essieux ou sur la chaussée. Le bruit peut être dû à une pression verticale exercée sur l'objet, par le poids d'un homme sur le plancher, dans la neige, dans un amas de feuilles mortes, sur une chaise.

Différents aspects d'une situation peuvent être pris en compte par la lexicalisation des sons. Une langue peut être sensible au caractère de l'action qui provoque le bruit : chocs discrets ou sonores, frottement, pression. Nos données montrent qu'une langue classe les sons en fonction de ces critères spécifiques, toujours selon le point de vue de l'homme.

Parmi les situations marquées il y a, tout d'abord, *la chute*. Formellement la chute représente un cas particulier du choc. La langue peut néanmoins opposer le bruit d'une chute à des chocs d'un autre type. A titre d'exemple, nous pouvons citer le verbe allemand *plumpsen* ou le verbe komi-ziryène *butkys'ny*, cf. (4) :

Komi-ziryène

- (4) *Pyž jaher-ys or-is da butkys'-is*
 barque ancre-POSS3SG se.casser-PST.3SG et tomber.avec.bruit-PST.3SG
l'apkyd va-as.
 peu.profond eau-ILL.POSS3SG
 L'ancre de la barque se détacha et tomba bruyamment dans l'eau peu profonde.

En second lieu, d'un point de vue lexical, on distingue les situations liées à *la déformation* d'un l'objet. Ainsi, en russe le bruit produit par la pression exercée sur un objet (par exemple, un homme assis sur une chaise) peut être désigné par les verbes *skripet'* et *treščat'*, l'emploi du dernier implique que le poids provoque une déformation de la chaise qui peut casser sous son effet.

Russe

- (5) *Гизелла не отвечала, люди притихли, перестали скрипеть стулья.* [Аркадий Львов. Двор (1981)]
 Gisella ne répondait pas, les gens se turent, les chaises cessèrent de grincer.
- (6) *И когда тот невольно откинулся назад, под ним затрещал стул, и бедняга с грохотом полетел на пол.* [Д. С. Данин. Нильс Бор (1969-1975)]
 Et quand celui-là, à son insu, se renversa en arrière, sa chaise craqua, et le pauvre homme tomba par terre dans un grand vacarme.

En français et en allemand cette situation prototypique est représentée respectivement par les verbes *craquer* et *knacken*.

Enfin, un autre paramètre concerne les objets qui ont une fonction spécifique. La langue peut opposer d'une part les situations dans lesquelles ces objets produisent un son lié à leur fonction et, d'autre part, des situations dans lesquelles les bruits émis sont fortuits. Ainsi, en russe, si une arme métallique (par exemple, un glaive) est attachée à la ceinture d'un guerrier, le bruit qu'elle produit fortuitement (quand ce guerrier se déplace, par exemple) peut être décrit par le verbe *brjacat'*, tandis que le son du glaive qu'on brandit pendant un combat (c'est-à-dire le son du glaive utilisé dans sa fonction première) est désigné par le lexème *zvenet'* (d'ailleurs, *brjacat'* est impossible dans ce contexte).

L'opposition lexicale des contextes fonctionnels et non-fonctionnels est un reflet d'une caractéristique linguistique plus générale, son anthropocentrisme (cf. Raxilina 2000). En effet, une réalité extralinguistique est plus couramment conceptualisée dans une langue en fonction de son interaction avec l'homme que par rapport à ses caractéristiques physiques objectives. Ainsi, dans l'exemple que l'on vient de citer, il s'agissait de deux situations acoustiquement proches (le choc du glaive contre une armure de fer, d'un côté, contre le glaive d'un adversaire, de l'autre). Néanmoins, il est important pour l'homme que, du point de vue fonctionnel, ces situations soient complètement différentes : c'est pourquoi elles peuvent être représentées dans une langue par des lexèmes différents.

L'exemple analysé est révélateur : le champ sémantique des bruits et des sons (comme beaucoup d'autres champs, cf. Raxilina & Reznikova 2013) se prête mal à une analyse typologique basée sur une expérience psycholinguistique. Cette méthode expérimentale est largement pratiquée par des spécialistes du plus grand centre actuel de recherches lexico-typologiques, l'Institut Max Planck à Nimègue (voir, par exemple, Majid & Bowerman (éds.) 2007, Majid & Levinson (éds.) 2011, Kopecka & Narasimhan (éds.) 2012). Cette méthode consiste à soumettre aux locuteurs natifs de différentes langues toutes sortes de stimuli extralinguistiques (fiches de couleurs si l'on étudie des couleurs, enregistrements audio si l'on étudie des sons, etc.) pour que ces derniers décrivent ce qu'ils ont vu ou entendu avec les mots de leur langue. Dans certains cas, les possibilités d'expérience psycholinguistique sont limitées. Les faits linguistiques que nous venons d'examiner démontrent que, pour lexicaliser un son émis par un objet inanimé, il importe de tenir compte non seulement du signal acoustique mais aussi de la situation globale.

2.3. Source sonore et type de situation : interaction des paramètres

Jusqu'ici nous avons considéré les particularités d'une source sonore et le type de situation comme deux caractéristiques séparées dont chacune est autonome et pertinente pour décrire des bruits produits par des objets. En réalité, il ne s'agit pas de caractéristiques indépendantes dont les significations concrètes pourraient être additionnées afin d'obtenir une somme de tous les types de significations réalisables dans une langue (cf. ce type d'approche de la typologie de significations à base des verbes de cuisine dans Lehrer 1974).

Le choix d'une signification pour un paramètre conditionne la signification particulière d'un autre. Les combinaisons que l'on en tire forment des *Gestalt* ("formes", "configurations") figées d'événements sonores, soit, selon la terminologie pratiquée par les chercheurs du groupe de typologie lexicale de Moscou, des *frames* (ou "cadres", voir Raxilina & Reznikova 2013). Ainsi, une situation de chute est lexicalisée à l'aide d'un verbe spécialisé essentiellement s'il s'agit d'objets lourds (cf. le verbe allemand *plumpsen* ou le verbe komi-ziryène *bultkys'ny*). Pour les objets légers (des pièces de monnaie, par exemple), la chute d'un objet ne se différencie pas de deux objets qui s'entrechoquent. Aussi cette situation ne forme-t-elle pas un *frame* (cadre) à part et ne reçoit aucune expression lexicale (cf. en russe *zvjaknut'* pour les chocs, y compris la chute). Des objets en verre qui tombent se brisent en général. Pour cette raison, le bruit de la chute ne s'oppose pas au bruit du verre qui se brise. Ce qui explique, selon nous, que nous n'ayons pas trouvé jusqu'à présent, et que nous ne trouverons pas, selon notre hypothèse, de verbe réservé à la chute des objets en verre.

La combinaison des paramètres est lexicalisée selon une certaine logique, mais il faut aussi tenir compte du fait que certains événements sonores forment des ensembles complexes dans lesquels il est difficile de faire la part des caractéristiques propres à la source du bruit, et de celles qui relèvent de la situation. Il s'agit avant tout des objets mécaniques divers qui font du bruit quand ils sont en marche (moteur, réfrigérateur, machine à coudre). Chaque langue dispose généralement de moyens pour décrire les sons émis par ces mécanismes. Mais comme le besoin de les décrire est apparu relativement tard, la langue n'a pas de moyens spécifiques : elle a recours à des verbes qui sont déjà utilisés pour d'autres types d'objets ou de situations. Ainsi, en français, le bruit d'un moteur peut emprunter un verbe exprimant le contentement du chat (*ronronner*) ; en allemand, emprunter au cri de l'ours ou du bœuf (*brummen*) ; en russe, au bruit du vent dans un espace clos, comme, par exemple, une cheminée (*goudet'*) ; en komi-ziryène, au bruit du ruisseau (*žurgyny*).

En un sens, la situation est aussi un paramètre pertinent pour les mécanismes. A la différence des objets examinés ci-dessus (comme les chaises ou la vaisselle), pour les mécanismes il n'existe que deux types de situations pertinentes : le fonctionnement normal (cas du moteur qui ronronne) et le dysfonctionnement (dans ce cas, c'est le bruit qui est l'indice du problème). Pour décrire les mécanismes défectueux tout comme les mécanismes en bon état, les langues ont recours au lexique utilisé initialement pour des objets et des phénomènes naturels. Ainsi, le bruit des appareils défectueux (les "parasites" des radios, des téléphones ou des téléviseurs) en russe et en allemand, est exprimé par emprunt aux bûches qui brûlent (cf. russe *potreskivat'*, allemand *knacken*). En français, l'emprunt se fait par rapport à une situation très proche, liée à l'effet de la haute température, notamment du son que produit un liquide au contact d'une surface chaude : on parle de *grésillement* (ou de *friture* au téléphone).

Nous avons cité quelques exemples de déplacements sémantiques qui font que les verbes de différentes classes s'emploient pour les mécanismes fonctionnant normalement ou non. Si le transfert sémantique vers une même zone peut provenir de sources diverses, une question se pose : la variabilité de ces sources est-elle restreinte ? Sinon, le transfert entre différentes classes de verbes se fait-il librement sous réserve d'un effet sonore ? Nous affirmerons par anticipation qu'il existe des contraintes, dont nous examinerons la nature dans le paragraphe suivant.

2.4. Caractéristiques acoustiques du son

Comme nous l'avons observé, le lexique propre aux sons est organisé en *frames* (cadres), c'est-à-dire en situations prototypiques dans lesquelles tel ou tel objet peut produire un son (chute d'un objet lourd, pas d'un homme dans la neige, parasites acoustiques dans un combiné de téléphone, etc.). L'approche typologique de ce lexique permet de comprendre que ces situations prototypiques sont distribuées entre les lexèmes de manière différente selon les langues. En conséquence, l'objectif d'une analyse typologique est de relever pour chaque lexème, d'une part, les combinaisons de *frames* (cadres) récurrentes et, d'autre part, les combinaisons rares ou impossibles, ainsi que d'expliquer l'assimilation des événements sonores dans le cadre d'une langue donnée.

Rappelons que les *frames* (cadres) sont, en fait, des combinaisons figées de valeurs associées aux paramètres que nous avons évoqués aux paragraphes 2.1 à 2.3 ; ainsi, la chute d'un objet lourd est une combinaison des composants "poids / taille de l'objet"

et “situation de chute” ; des pas dans la neige sont une combinaison des composants “neige” et “pression verticale”, etc. Si la valeur de l’un des paramètres est la même pour plusieurs *frames* (ou cadres : paramètre matière de l’objet, poids, taille, type d’action), ces *frames* (cadres) sont exprimés par le même lexème. Par exemple, en russe les feuilles mortes que l’on foule aux pieds empruntent aux pages d’un livre que l’on tourne (*šuršat’*) (le papier dans beaucoup de langues est assimilé aux feuilles d’arbres, d’où l’emploi de “feuille” pour le papier). En allemand, les feuilles mortes que l’on foule sont décrites comme une coquille qu’on écrase ou un stylo sur lequel on vient de marcher par hasard, ou encore le grincement des dents pendant le sommeil (*knirschen*). Ici le dénominateur commun est la situation (pression qui peut entraîner l’effritement de l’objet).

Il est donc nécessaire d’apporter quelques précisions aux observations des points 2.1 à 2.3. Si, par exemple, nous avons affirmé que le verbe khanty *šāriti* s’applique à des objets en fer, cela ne veut pas dire que le bruit de n’importe quel objet en fer peut être désigné par ce lexème. Cela signifie que les *frames* (cadres) qu’il exprime (clef dans une serrure rouillée, gonds de fer à l’ouverture de la porte) sont regroupés selon leur point commun : la matière dont sont fabriqués les objets.

Ainsi, si les caractéristiques de l’objet ou le type d’action pour certaines situations sonores coïncident, cela permet globalement d’expliquer pourquoi tels ou tels *frames* (cadres) convergent vers le même lexème. Cependant ces paramètres ne suffisent pas pour comprendre la nature de toutes les combinaisons que nous avons trouvées dans notre corpus. Ainsi, le verbe khanty *šul’iti* couvre deux *frames* (cadres). Le premier inclut le bruit des feuilles des arbres sous l’effet d’un vent léger, celui des feuilles mortes sous les pieds du marcheur et celui des pages du livre qu’on feuillette. Le point commun de tous les emplois de ce groupe est le type d’objet sonore (nous avons déjà évoqué l’assimilation du papier et des feuilles d’arbre). Le deuxième groupe englobe les petits objets qui s’entrechoquent (pièces de monnaie, morceaux de verre brisé, perles (exemple 8) ou les fragments d’un objet de forme variable (parure en or sur le cou, par exemple).

Khanty

- (7) *Šuoš-ti* *pora-j-n* *kur* *ilpi-j-n* *jux* *lipət* ***šul’i-j-əl.***
marcher-IPFV.PRT temps-OBL-LOC pied sous-OBL-LOC arbre feuille bruire-OBL-
NPST

Quand on marche, les feuilles d’arbre bruissent sous les pieds.

- (8) *Xotəŋ* *tur* *lipi-j-n* *sak* ***šul’i-j-əl.***
cygne gorge dans-OBL-LOC perles tinter-OBL-NPST
Les perles tintent dans la “gorge de cygne”⁷.

La représentation des deux groupes de *frames* (cadres) par un seul verbe en khanty ne peut s’expliquer ni par la ressemblance des objets (d’un côté, les feuilles d’arbres et le papier, de l’autre des objets en métal ou en verre), ni par le type d’action (on ne peut appliquer aux feuilles d’arbre ou de papier l’idée qu’elles s’entrechoquent, qui est pourtant pertinente pour le deuxième groupe). Cela signifie que le sémantisme du verbe khanty *šul’iti* doit être induit par d’autres facteurs.

7 Jouet traditionnel.

Une certaine logique doit sous-tendre le rapprochement des mécanismes et des objets naturels (cf. le bruit d'un moteur et le murmure d'un ruisseau pour le verbe komi-ziryène *žurgyny*, les parasites des appareils acoustiques et les bûches qui brûlent pour le verbe russe *potreskivat'*, etc.). Ici non plus, ni le type d'objets ni le type de situations n'ont rien de commun. En revanche, ce qui est clair c'est que ces rapprochements résultent de transferts métaphoriques de la nature sur les artefacts. Cependant relever et expliquer des combinaisons de *frames* (cadres) possibles ou peu probables pour un lexème dans cette zone reste primordial. Autrement dit, nous revenons à la question posée à la fin du paragraphe 2.3 sur les limites des transferts sémantiques entre les classes de situations sonores.

Il est admis qu'une métaphore est d'ordinaire basée sur une ressemblance, et, apparemment, ici cette ressemblance ne peut concerner que la composante sonore de la situation. La ressemblance sonore explique probablement, entre autres, les rapprochements qu'on ne peut (du moins, au niveau synchronique) interpréter comme résultats d'un transfert métaphorique, par exemple, les feuilles que l'on tourne et de menus objets qui s'entrechoquent pour le verbe khanty *šul'iti* (voir exemples 7 et 8 ci-dessus). Il reste à comprendre quel aspect acoustique du son est porteur d'une ressemblance telle que les deux situations puissent être décrites par le même verbe.

Selon nos données, c'est la structure interne d'un événement sonore qui s'avère essentielle pour une conceptualisation linguistique, notamment sa durée, son caractère unique ou répété, monotone ou hétérogène : tout ce qu'on pourrait appeler les caractéristiques "aspectuelles" du son. Sous ce rapport, bruits et sons pourraient constituer un continuum, dont les extrémités seraient, d'un côté, les sons monotones et prolongés, et de l'autre, les sons instantanés. Ce continuum pourrait être divisé selon les zones suivantes :

- Sons prolongés, réguliers, monotones (ex., bourdonnement d'un avion pendant l'atterrissage).
- Sons ponctuels, prolongés (ex., bruissement de feuilles dans le vent).
- Sons ponctuels, discrets (ex., craquement du bois sec qui se consume).
- Sons réguliers, discrets (ex., claquement de talons).
- Sons instantanés (ex., bruit d'un coup ou d'une chute).

Tous les verbes de notre corpus couvrent une ou plusieurs zones de ce continuum : si deux *frames* (cadres) ou davantage sont représentés par le même verbe, cela signifie que les sons d'un ou de plusieurs types de zones contiguës leur correspondent. Par exemple, les *frames* (cadres) décrits par le verbe komi-ziryène *žurgyny* (rappelons, qu'il s'agit du bruit d'un moteur et d'un ruisseau) représentent la même zone, celle de bruits ponctuels prolongés. Le verbe khanty *šul'iti* (feuilles qui bruissent et menus objets qui s'entrechoquent) englobe deux zones contiguës, celle des sons ponctuels prolongés et celle de sons ponctuels discrets.

Parmi d'autres exemples de fusion des zones contiguës sur le continuum, nous pouvons citer le prédicat khanty *lotiti* et le verbe allemand *klacken*. Le verbe *lotiti* a deux types d'emplois. Premièrement, il décrit le bruit du bois sec qui brûle ou le bruit de l'huile au contact d'une poêle brûlante, c'est-à-dire qu'il fait partie de la classe des sons ponctuels et discrets :

Khanty

- (9) *Kor lipi-j-n sɔrəm tut'jux-ət loti-l-ət.*
 poêle dans-OBL-LOC sec bûches-PL craquer-NPST-PL
 Les bûches sèches crépitent dans le poêle.

Deuxièmement, *lotiti* peut décrire des sons discrets plus réguliers, notamment quand il s'agit des chocs répétés d'un objet plat non rigide contre un autre objet, une affiche qui s'est décollée et qui bat contre le mur ou bien un manteau qui cingle le corps d'un homme, ou (exemple 10), les ailes d'une mouette qui battent :

Khanty

- (10) *Xalevik-en kamən ši loti-j-əλ.*
 Khaleï-POSS2SG à.l'extérieur EMPH battre-OBL-NPST
 Le khaléï (grande mouette) dehors n'arrête pas de battre des ailes.

Ainsi, *lotiti* est à cheval sur deux zones du continuum – la zone des sons discrets ponctuels et celle des sons discrets réguliers. Une autre section à cheval sur deux zones contiguës est représentée par le verbe allemand *klacken* : tout d'abord, il décrit des sons qui se répètent régulièrement (des talons qui claquent sur le plancher, les touches d'un clavier, la trotteuse d'une montre, le balancier du métronome) comme dans l'exemple (11). Deuxièmement, *klacken* est employé pour un cliquetis unique (serrure qui s'enclenche, stylo rétractable) comme dans (12) :

Allemand

- (11) *Das Gebäude der National Insurance Company liegt verlassen da [...] die Schuhe eines Wachposten klacken auf dem Asphalt des Vorplatzes. [Die Zeit, 30.10.2006]*
 Le bâtiment de la National Insurance Company se dresse, isolé, [...] sur la place en face, on entend les pas d'une sentinelle qui claquent sur le bitume.
- (12) *Lässig lasse ich die Kofferverschlüsse klacken, starre auf das zusammengeschnürte Bündel, aus dem in den nächsten Minuten flugs ein Zelt entstehen soll. [Die Zeit, 28.08.1992]*
 Je fais négligemment jouer la serrure de la valise et regarde un paquet ficelé qui, dans les minutes qui viennent, doit rapidement se transformer en une tente.

Faisons le bilan. Les verbes étudiés ne désignent pas simplement des bruits possédant certaines caractéristiques physiques (de hauteur ou de volume) : chaque verbe est rattaché de manière conventionnelle à une situation qui génère ce bruit, c'est-à-dire aux objets qui résonnent et aux situations dans lesquelles ils se trouvent. Chaque verbe n'est généralement pas associé à une situation exclusivement, mais à un ensemble de situations. Bon nombre de situations dans différentes langues varient car les paramètres d'un événement sonore qui servent de critère de regroupement varient aussi d'une langue à l'autre. Ces paramètres peuvent être des propriétés de l'objet-source (matière, dimensions, poids), la manière d'agir sur cet objet, ou bien les caractéristiques propres du son (durée, monotonie ou récurrence). Pour chaque cas, une langue « choisit » tel ou tel paramètre comme critère de regroupement lexical de plusieurs événements sonores. Par conséquent, ce sont les stratégies adoptées par les langues qui déterminent la diversité lexicale inter-linguistique dans la zone sémantique analysée.

Nous allons examiner à présent les sens figurés dont peuvent être porteurs les verbes désignant les bruits émis par les artefacts. Nous étudierons successivement leurs transferts de type métonymique et métaphorique.

3. Artefacts et sens figurés

3.1. Déplacements métonymiques

Comme nous l'avons déjà observé, la particularité des bruits émis par les artefacts réside dans leur genèse : ils sont dus à une action extérieure. Autrement dit, ces bruits sont déclenchés par une situation non sonore (la porte grince quand elle s'ouvre, les roues font du bruit quand le véhicule roule). Ce lien extralinguistique explique une importante propriété linguistique des verbes étudiés : ils peuvent non seulement représenter une situation sonore mais également décrire une situation corollaire qui en découle (cf. "la porte a grincé" peut avoir pour corollaire "la porte s'est ouverte"). En contribuant à décrire ces situations corollaires, les verbes acquièrent des emplois métonymiques.

La richesse métonymique est intéressante. Remarquons que la théorie de la métonymie donne une place prépondérante à des modèles réguliers (du type PARTIE ↔ TOUT ; OBJET ↔ MATIÈRE ; SITUATION ↔ SON ou FRAGMENT, etc. ; voir, par exemple Radden & Kövecses 1999) sans s'intéresser aux mécanismes linguistiques mis en œuvre dans ce type de déplacements. Cela étant, le côté formel des transformations métonymiques présente un grand intérêt. A la différence de la métaphore, qui repense qualitativement une situation de départ, la signification métonymique, de fait, décrit la même situation que la signification propre en déplaçant seulement le centre d'attention de l'un de ses aspects à un autre (voir Padučeva 2004 ainsi que l'opposition, établie dans la tradition cognitive, de la métaphore et de la métonymie en tant que transferts opérés respectivement entre différents domaines ou à l'intérieur du même domaine). Mais si la situation décrite par un lexème reste la même, il faut alors prévoir des moyens linguistiques complémentaires pour montrer que, en contexte, ce n'est plus la signification propre mais dérivée, métonymique, qui correspond à ce lexème. Les transferts métonymiques observés dans notre corpus disposent d'une large palette de moyens pour marquer un déplacement sémantique.

La première stratégie permettant de transformer une situation sonore en une situation d'action orientée, accompagnée de ce son, consiste à ajouter à la construction un nouvel argument (voir Padučeva 2004, Stojnova 2008 pour le russe), cf. exemples (13 a-b).

Russe

(13) a. *Бумага* *шуршит*.
le.papier.NOM **bruit**.
Le papier fait du bruit.

b. *Мальчик* *шуршит* *бумагой*.
le.garçon.NOM **fait bruire** le.papier.INSTR.
Le garçon fait du bruit avec du papier.

Dans l'exemple (13a) le verbe a un seul argument (source) tandis que dans l'exemple (13b) le verbe reçoit un deuxième argument – agent (*le garçon*) au nominatif, et le GN décrivant la source du son change de fonction syntaxique, ce qui est marqué par le cas instrumental.

Cependant tous les verbes de notre corpus n'admettent pas l'ajout d'un agent sans transformations morphosyntaxiques complémentaires. Ainsi, dans l'exemple français qui suit, l'ajout d'un agent nécessite une forme verbale causative (l'auxiliaire *faire* suivi de l'infinitif du verbe de son), cf. (14a) avec le verbe intransitif *crisser* et (14b) avec un agent ajouté :

Français

- (14) a. *La craie **crisse** quand on écrit sur le tableau.*
b. *L'enfant **fait crisser** la craie sur le tableau.*

Le déplacement métonymique du verbe peut être marqué également par l'ajout d'arguments périphériques, comme en allemand (15a-b) :

Allemand

- (15) a. *Als er fiel, hat es wirklich **geplumpst**.*
Quand il tomba, il y eut tant de bruit !
b. *Der Sack **plumpste** auf den Boden.*
Le sac tomba sur le plancher avec lourdeur.

À l'origine le verbe *plumpsen* traduit le bruit d'une chute (15a). Pourtant dans (15b) ce n'est plus le bruit mais l'action de tomber qui est focalisée. Il s'agit donc du transfert métonymique du verbe basé sur la contiguïté des deux situations. C'est un argument locatif (directionnel) *auf den Boden* « sur le plancher », propre aux verbes de chute (et, par extension, aux verbes de mouvement) inclus dans la construction, qui rend ce transfert possible.

Outre l'adjonction d'arguments complémentaires, la transformation métonymique peut être marquée par une mutation des propriétés morphosyntaxiques du verbe. Par exemple, en allemand le transfert du son vers la déformation accompagnée de ce son peut induire le choix d'un autre verbe auxiliaire, comme dans (16a-b).

Allemand

- (16) a. *Der Boden **hat** unter seinen Füßen **geknackt**.*
Le plancher craquait sous ses pieds.
b. *Die Fensterscheibe **ist** **geknackt**.*
La vitre a craqué.

Dans (16a) le verbe *knacken* renvoie au son et il est utilisé avec l'auxiliaire *haben* marquant la forme du parfait pour la plupart des verbes allemands. Cependant dans (16b) le même *knacken* est employé avec *sein*, marque du parfait pour les verbes de changement d'état. Ainsi, *knacken* dans (16b) traduit plus qu'un son, il décrit une transformation (la fenêtre est brisée).

En russe, le même rapport “bruit” – “déformation” peut être marqué au niveau morphologique. Notamment, l’ajout du suffixe semelfactif *-nu-* (17a-b) au verbe le transfère dans la classe des prédicats exprimant une déformation :

Russe

- (17) a. *Ветки хрустели под его ногами.*
Les branches craquaient sous ses pieds.
b. *Ветка хрустнула.*
Une branche craqua.

Le komi-ziryène mobilise la morphologie pour construire des relations de métonymie. Dans cette langue, les verbes de bruit sont souvent dérivés des idéophones. La greffe des radicaux idéophoniques sur différents modèles morphologiques engendre des familles entières de dérivés, sémantiquement contigus mais aux caractéristiques différentes.

Par exemple, la racine onomatopéique *ra* :

– (*rak-*, *račča-*) décrit le craquement qu’on entend quand on casse un objet de bois ou une fine couche de glace. À partir de cette racine se forment :

- *k-éd-ny* (craquement-TR-INF) « casser en faisant craquer », *ra*
- *k-éd-l-yny* (fracas-TR-ITER-INF) « casser en faisant craquer plusieurs fois », *ra*
- *k-éd-*

-yny (crack-TR-DETR-INF) “produire un craquement” (décrit une action unique, ce qui est caractéristique de la combinaison d’un transitif et d’un détransitif dans la morphologie verbale komi-ziryène), *raččakyyny* « craquer » (*kyyny* est le verbe grammaticalisé qui signifie « entendre, se faire entendre »), *ravartny* « casser avec fracas » (où *vartny* est le verbe grammaticalisé « battre » qui traduit généralement l’idée d’intensité ; ce modèle ne se limite pas aux verbes renvoyant aux sons : il inclut aussi, par exemple, les verbes d’action physique (voir, par exemple, Bubrix, 1949 : 162).

En établissant une relation métonymique entre les dérivés, nous sortons du cadre de l’approche traditionnelle des déplacements sémantiques : habituellement, les transferts métonymiques et métaphoriques sont étudiés comme relations existant entre les significations du même lexème plutôt que des relations entre un lexème et ses dérivés (sauf éventuellement Radden & Kövecses 1999). Cependant l’approche typologique démontre qu’au niveau sémantique les déplacements entre les dérivés reproduisent les mêmes modèles que les transferts qui ne dépassent pas le cadre du même lexème. Notamment, dans notre corpus toutes les langues suivent le même principe cognitif (qui, de toute évidence, est universel) de la contiguïté du son et de la situation qui l’engendre. Pour autant, chaque langue mobilise à cet effet ses propres moyens grammaticaux ou lexicaux. Par conséquent, pour se repérer dans ce corpus protéiforme et y relever des stratégies cognitives universelles valables pour différentes langues, la théorie des transferts sémantiques doit tenir compte des relations dérivatives au même titre que des transferts traditionnellement étudiés, opérés à l’intérieur d’un lexème.

3.2. Déplacements métaphoriques

Analysant la zone des sens propres, nous avons déjà évoqué les métaphores en parlant du transfert des bruits des éléments naturels aux bruits produits par les mécanismes. Nous allons maintenant étudier ce type de déplacements dont le domaine ciblé se trouve en dehors du champ des bruits d'artefacts.

La contiguïté du son et de la situation qui le déclenche se manifeste au niveau linguistique aussi bien par la richesse des liens métonymiques que par celle des métaphores. Les transferts métaphoriques pour les sons d'artefacts peuvent se développer sur la base de deux composantes distinctes : l'effet sonore à proprement parler (que nous appellerons « métaphores sonores ») et la situation corollaire qui le déclenche (« métaphores non sonores »).

Selon notre corpus, le domaine ciblé par *les métaphores sonores* est constitué des caractéristiques de la voix et de la parole humaine ainsi que des sensations physiologiques désagréables⁸. Par exemple, le transfert du tonnerre à la voix humaine (cf. le verbe russe *gremet'* ou allemand *donnern*) :

Allemand

(18) a. *Ich weiß noch, wie sie sich immer versteckte, wenn es regnete, blitzte und donnerte.* [Die Zeit, 10.10.2012]

Je me souviens qu'elle se cachait à chaque fois qu'il pleuvait, qu'il y avait des éclairs et du tonnerre.

b. *Niemals, donnerte Stararchitekt Peter Zumthor, dürfe sein Werk in die unwürdigen Hände dieses Finanzjongleurs fallen!* [Die Zeit, 20.02.2012]

Jamais, tonnait l'architecte populaire Peter Zumthor, jamais son œuvre ne tomberait entre les mains de ce jongleur des finances !

Le son produit par le frottement des parties d'un objet, révélateur de son mauvais fonctionnement (par ex., le bruit d'une porte aux gonds mal graissés), reçoit un emploi métaphorique lorsqu'il s'applique à une voix rauque (celle d'un vieil homme, notamment), cf. le verbe russe *skripet'* ou l'allemand *knarren*. Une voix de ce type peut également refléter un certain état émotionnel : agacement, indignation, etc., comme, par exemple, dans le cas du verbe français *grincer* :

Français

(19) *On n'entendait que la voix de crécelle de Laure Provençal qui grinçait d'indignation* (TLF : Guèvremont, *Survenant*, 1945, p. 136)

Les sons discrets qui se composent d'unités itératives peuvent s'appliquer à un parler rapide : c'est le cas du verbe russe *taraxtet'* (employé au sens propre, par exemple, pour une charrette qui roule sur une chaussée déformée). Le komi-ziryène *tarked yny* « frapper » (initialement, « frapper à la porte ») s'applique par extension aux dents qui claquent quand on a de la fièvre.

Parmi les sensations physiologiques désagréables, les métaphores sonores servent à décrire avant tout un état migraineux, une douleur aux oreilles ou au ventre (voir

8 Dans le cas des métaphores sonores, sont aussi concernés les mécanismes et les appareils que nous avons étudiés à part.

une revue typologique de ce modèle de transfert dans Reznikova *et al.* 2012). La source métaphorique la plus courante pour un acouphène est la cloche : ce type de transfert est représenté, par exemple, par le verbe français *tinter* (*la grosse cloche de l'église tintait* [TLF] → *avoir les oreilles qui tintent*), le verbe russe *zvenet'* (*zveneli monastyrskie kolokola* « les cloches du monastère tintaient » → *v ušax zvenelo* « ses oreilles tintaient »). Le mal de tête peut se dire à l'aide d'un verbe qui s'emploie pour un vent violent : cf. le verbe allemand *dröhnen* (*der Wind dröhnte im Schornstein* « le vent résonnait dans la cheminée » → *mein Kopf dröhnte* « ma tête bourdonnait »), ou encore le verbe russe *gudet'* (*veter gudit v trube* « le vent résonne dans la cheminée » → *golova gudit* « ma tête bourdonne »).

Les métaphores non-sonores possèdent une plus grande variété de significations. Elles ne sont pas engendrées par le bruit mais par la situation qui déclenche ce bruit : chute, déformation, etc. Leur zone de domaines-sources est donc plus large que pour les métaphores sonores ce qui explique une plus grande variété de modèles de transferts. Citons quelques exemples de métaphores non-sonores.

Pour la situation de chute, le mécanisme le plus simple du déplacement métaphorique est la substitution du type d'objet qui tombe : si, dans son emploi initial, le verbe renvoie à un objet inanimé, son emploi renvoyant à une personne constitue une métaphore. Par exemple, en komi-ziryène le verbe *br'ingys'ny* désigne le bruit qu'on entend lors de la chute d'un petit objet métallique. Mais ce verbe peut également avoir un actant animé, alors le verbe décrit la chute d'un homme ivre. Par conséquent, le changement de type d'actant entraîne le déplacement métaphorique du verbe, qui s'appuie sur la ressemblance entre situations de départ et d'arrivée : dans les deux cas il s'agit d'une chute.

Le verbe russe *gremet'* représente un exemple de transfert plus complexe basé aussi sur une situation de chute. Comme on l'a observé, ce verbe s'applique initialement au tonnerre ou à des objets qui s'entrechoquent (par exemple, de la vaisselle, comme dans l'exemple 20a). Une chute est aussi un cas particulier de choc, et c'est pour cette raison que, au niveau métonymique, le verbe *gremet'* peut également renvoyer à la chute. Au niveau formel, le transfert métonymique est marqué par le préfixe inchoatif *za-* et un groupe locatif directionnel, voir (20b) :

Russe

(20) a. *Было слышно, как внизу разговаривают и гремят посудой Васена и Юлия Михайловна.* [Юрий Трифонов. Дом на набережной (1976)]

À l'étage en-dessous, on entendait Vassiona et Iuliya Mikhaïlovna discuter et ranger bruyamment la vaisselle.

b. *Платьем она зацепила прислоненную к двери гладильную доску, доска загремела на пол.* [Е. И. Замятин. Наводнение (1929)]

Avec sa robe elle accrocha une planche à repasser adossée à la porte, la planche tomba *par terre* avec fracas.

L'emploi métonymique peut subir une révision métaphorique. Dans ce cas, le groupe locatif directionnel est représenté par le nom du lieu ou de l'institution où le sujet ne souhaite pas se trouver et qui implique un séjour relativement long (prison, armée, hôpital). Ainsi, la sémantique du verbe change radicalement : il ne désigne plus une chute mais la présence dans ce lieu désagréable. Mais c'est précisément la chute,

provoquant l'impression d'une situation non-souhaitée, qui sert de base au transfert métaphorique.

Russe

- (21) *Леше тогда было тринадцать лет, он как сын врага народа тоже загремел в лагерь.* [Дина Рубина. На солнечной стороне улицы (1980-2006)]
« Liocha n'avait que treize ans quand, en tant que fils de l'ennemi du peuple, il fut jeté dans un camp de concentration. »

Nous avons cité quelques exemples de métaphores impliquant l'idée de chute. Il existe d'autres transferts à l'origine desquels se trouvent différents types de *déformations*. Selon notre corpus, on distingue ici deux types principaux de transferts. Pour le premier, la ressemblance métaphorique concerne l'action même de la déformation, pour le second, son résultat. Le verbe komi-ziryène *ažvartny* désignant le bruit que l'on entend quand on déchire du papier ou du tissu peut servir d'exemple pour illustrer le premier type. Pris au sens métaphorique, il décrit un homme qui fait des mouvements brusques en jouant de l'accordéon (comme s'il voulait le déchirer). Ici le transfert est basé sur la ressemblance visuelle des deux situations, initiale et dérivée.

Le second type est basé sur la ressemblance des résultats de la déformation. Par exemple, le verbe allemand *knacken* désigne le bruit produit quand l'objet subit une altération, comme dans (16). Parmi d'autres types d'objet, ce verbe peut décrire le bruit produit quand on casse une noix. Le résultat est non seulement une coque cassée en deux mais également l'obtention du cerneau de la noix. C'est précisément cette idée de casser un objet afin d'en retirer quelque chose de précieux qui sert de base à ce transfert métaphorique : *knacken* dans des contextes figurés est employé au sens de « casser, éventrer » associé aux objets tels que « serrure », « porte », « coffre-fort », etc.

Les cas de déplacements métaphoriques non-sonores sont assez variés. Il est certain que pour définir la structure de base d'un champ sémantique il suffit généralement d'un petit corpus linguistique (cf. Raxilina & Reznikova 2013) alors que pour décrire systématiquement chaque modèle métaphorique il faudra un corpus beaucoup plus important. Toutefois, nous pensons que, même à ce stade de l'observation, nous avons réussi à repérer quelques tendances-clef dans le développement des sens figurés.

4. Conclusions

Dans cet article nous avons abordé un sous-groupe de verbes de bruit, appliqués aux artefacts. Leurs particularités sont liées à une caractéristique fondamentale de la source : d'ordinaire, les artefacts ne produisent un bruit que s'ils subissent une action extérieure dans le cadre d'une situation dont ils font partie intégrante. Ce fait extralinguistique détermine beaucoup de propriétés linguistiques des verbes étudiés.

Premièrement, la façon de décrire le bruit dépend du type de situation dans laquelle l'objet-source est intégré et qui est l'un des principaux paramètres structurant les oppositions lexicales de la zone.

Deuxièmement, la contiguïté du son et de l'action physique engendre des emplois métonymiques. Les données typologiques permettent de suivre le mécanisme de ces transferts. Du point de vue de la théorie sémantique, il est significatif qu'un

transfert métonymique puisse être exprimé aussi bien par des moyens syntaxiques (en changeant la structure argumentative) que morphologiques.

Enfin, la contiguïté avec les actions physiques élargit le cercle des emplois métaphoriques : les métaphores peuvent être induites aussi bien par les particularités sonores que par les propriétés non-acoustiques d'une situation qui déclenche le bruit. Une étude détaillée des verbes de bruit associés aux artefacts peut par conséquent contribuer à une analyse plus pointue des zones adjacentes, par exemple, des verbes exprimant une destruction, une chute, etc.

Liste des abréviations

2,3 – 2,3 personne; ACC – accusatif; DETR – dérivation actancielle régressive; GEN – génitif; ILL – illatif; INF – infinitif; IPFV – imperfectif; LOC – locatif; NPST – temps non passé; OBJ – objet; OBL – base indirecte; POSS – déclinaison possessive; PRT – participe; PST – temps passé; SG – singulier; TR – dérivation actancielle progressive.

Bibliographie

- BRICYN Viktor M., Raxilina Ekaterina V., Reznikova Tat'jana I. & Javorskaja Galina M. (red.), 2009. *Koncept boli v tipologičeskom osveščeni*, Kiev, Izdatel'skij dom Dmitrija Burago.
- BUBRIX Dmitrij V., 1949, *Grammatika literaturnogo komi jazyka*, Leningrad, Izd-vo Leningradskogo gosudarstvennogo universiteta.
- PADUČEVA Elena V., 2004, *Dinamičeskie modeli v semantike leksiki*, Moskva, Jazyki slavjanskoj kul'tury.
- RAXILINA Ekaterina V. & Reznikova Tat'jana I., 2013, « Frejmovyj podxod k leksičeskoj tipologii », *Voprosy jazykoznanija* 2, p. 3-31.
- KOPECKA Aneta & Narasimhan Bhuvana (éds.), 2012, *Events of putting and taking: A crosslinguistic perspective*, Amsterdam, Benjamins.
- MAJID Asifa & Bowerman Melissa, 2007, « Cutting and breaking events: A crosslinguistic perspective », *Cognitive Linguistics* [Special Issue] 18(2), p. 133-152.
- MAJID Asifa & Levinson Stephen C., 2011, « The senses in language and culture », *The Senses & Society* [Special Issue] 6(1), p. 5-18.
- RADDEN Günter & Zoltán Kövecses, 1999, « Towards a Theory of Metonymy », dans Panther Klaus-Uwe & Radden Günter (éds.) *Metonymy in language and thought*, Amsterdam, Benjamins, p. 17-59.
- REZNIKOVA Tatiana, Raxilina Ekaterina & Bonch-Osmolovskaya Anastasia, 2012, « Towards a typology of pain predicates », *Linguistics* 50(3), p. 421-465.
- STOJNOVA Natal'ja M., 2008, *Semantika i morfosintaksičeskie svojstva glagolov zvuka v russkom jazyke*, Diplomnaja rabota, Moskva, Moskovskij Gosudarstvennyj universitet.

Dictionnaires et corpus :

Langue allemande

COSMAS II. Corpus Search, Management and Analysis System, available at <http://www.ids-mannheim.de/cosmas2/>

DUDEN (1999), Das große Wörterbuch der deutschen Sprache in 10 Bänden. 3.Auflage. Mannheim, Dudenverlag.

DWDS: Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache. Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften: <http://www.dwds.de>

WORTSCHATZ Leipzig: <http://wortschatz.informatik.uni-leipzig.de>.

Langue française

LE Grand Robert: Le Grand Robert de la langue française. Version électronique (deuxième édition) dirigée par Alain Rey du Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française de Paul Robert. 2005

TLF: Le Trésor de la langue française informatisé: <http://atilf.atilf.fr/>

Langue russe

MAS: Slovar' russkogo jazyka v 4-x tomach (M., Russkij jazyk, 1999, T. 1-4). Version électronique: <http://feb-web.ru/feb/mas/mas-abc/default.asp>

Article traduit du russe par Mariya Lyakhova

Partie II

Aspects culturels de la représentation des animaux

Les *verba sonandi* dans la littérature vietnamienne

Nguyen Phuong Ngoc

Au début de ce travail sur les *verba sonandi* dans la langue vietnamienne, nous avons établi une liste des verbes d'usage courant, ce qui a permis de constater le nombre peu élevé des verbes de ce type et la rareté de leur emploi métaphorique dans le langage courant et dans la littérature. Dans un deuxième temps, nous avons constitué une base de données, dans le but de procéder ensuite à un travail comparatif. Ce travail a été effectué à partir de dictionnaires bilingues franco-vietnamiens, de dictionnaires de la langue vietnamienne et de textes littéraires, et il a confirmé les constats formulés lors du premier inventaire. Nous allons tout d'abord commenter les résultats obtenus à partir de cette base de données dans des exemples tirés de textes littéraires en langue vietnamienne moderne et contemporaine. Nous essayerons ensuite d'étudier les verbes donnant lieu à des métaphores en mettant en lumière leurs caractéristiques. Enfin, en nous appuyant sur des données de la littérature populaire et plus largement de la culture vietnamienne, nous tenterons de formuler quelques hypothèses sur l'emploi des verbes renvoyant aux cris d'animaux dans la langue vietnamienne.

1. Verbes représentant les cris des animaux

Le tableau numéroté selon l'ordre de la base des données communes (cf. le tableau des verbes donné en annexe) montre que sur les 147 entrées de noms d'animaux, d'oiseaux et d'insectes (Saffi 2008), il n'en manque qu'un dans les dictionnaires : il s'agit du poisson coassant de la baie de Chesapeake. Étant donné que cette base de données est établie à partir des langues indo-européennes, cette richesse lexicale est remarquable.

On peut évaluer à environ 50 % le nombre de noms familiers des locuteurs de langue vietnamienne. Beaucoup d'oiseaux de la base leur sont inconnus.

Les espèces les plus familières aux Vietnamiens sont les suivantes :

- animaux domestiques : *chó* « chien », *mèo* « chat », *lợn* « cochon », *trâu* « buffle », *bò* « bœuf », *ngựa* « cheval », *dê* « chèvre », *thỏ* « lapin » ;
- animaux de basse-cour : *gà* « poule, coq », *vịt* « canard », *ngỗng* « oie » ;
- autres animaux : *chuột* « souris, rat », *cóc* « crapaud », *ếch* « grenouille » ;
- animaux sauvages : *voi* « éléphant », *hổ* « tigre », *hươu* « cerf », *khi* « singe », *chó sói* « loup », *cáo* « renard » ;

- insectes : *ong* « abeille, bourdon », *ruôi* « mouche », *muỗi* « moustique » ;
- oiseaux : *chim* « oiseau », *bồ câu* « pigeon », *sẻ* « moineau », *cu gáy* « tourterelle », *quạ* « corbeau », *cò* « cigogne », *cú* « hibou », *đơi* « chauve-souris », *én* « hirondelle » ;
- reptiles : *rắn* « serpent ».

Certaines espèces ne vivent pas au Vietnam, mais sont bien connues, comme par exemple *sư tử* « lion », *lạc đà* « chameau », *ngựa vằn* « zèbre » et *hươu cao cổ* « girafe ». Les deux premiers disposent d'un nom spécifique, tandis que les deux derniers ont dans leur nom un mot générique : le zèbre est ainsi un « cheval rayé » et la girafe un « cerf à long cou ».

Le nom du chameau, devenu familier, sert ensuite à désigner le lama, bien moins connu : on trouve ainsi dans le dictionnaire bilingue le nom *lạc đà không bướu* « chameau sans bosse ». Cette traduction montre que les lexicographes connaissaient bien la parenté entre le lama et le chameau (famille des camélidés). Notons qu'un traducteur utiliserait actuellement plus volontiers la transcription phonétique "lama", avec éventuellement une courte explication.

Si les noms existent, les verbes renvoyant au cri de ces animaux sont peu nombreux : le chien aboie (*sủa*), le coq chante (*gáy*), l'oiseau chante (*hót*), le cheval hennit (*hí*), le tigre rugit (*gầm*), le cerf brame (*tác*), la tourterelle roucoule (*gù*), le grillon stridule (*gáy*). Le verbe *hót* <oiseau> décrit les sons harmonieux et agréables, tandis que *gáy* <coq> s'applique aux cris forts et sonores.

Le plus souvent, le son produit par un animal, un insecte, etc. est traduit par une onomatopée précédée par le verbe *kêu* « crier », ou, pour un insecte, par le verbe *bay* « voler » précisant que le bruit est produit par le mouvement des ailes, et le verbe *nhảy* « sauter » dans le cas où l'insecte produit le son par le frottement de ses pattes l'une contre l'autre.

Certains animaux émettent un son spécifique et clairement identifié par les locuteurs. Dans ce cas, on peut omettre le verbe "crier" et l'onomatopée devient ainsi un verbe. Par exemple,

<i>gâu gâu</i>	<chien>
<i>meo meo</i>	<chat>
<i>ừn ừn</i>	<cochon>
<i>cục tác</i>	<poule>
<i>cạc cạc</i>	<canard>
<i>be be</i>	<chèvre>
<i>nghe ọ</i>	<bufflon>
<i>ve ve</i>	<cigale>
<i>vo ve</i>	<mouche>
<i>chiêm chiếp</i>	<poussin>
<i>rinh rích</i>	<souris>
<i>cúc cu</i>	<tourterelle>
<i>quạ quạ</i>	<corbeau>

L'écrivain Tô Hoài, auteur du célèbre roman *Les aventures du grillon* publié dans le Vietnam colonial en 1941, est un fin observateur de la vie animale. Dans son recueil *Textes choisis pour les jeunes lecteurs*, publié en 2001, on trouve beaucoup

d'onomatopées : les tourterelles chantent “gáy” et se répondent “cúc cu cu” ou “cúc cu” (p. 12) ; le coq chante “ò ó o” (p. 29) ou “te te” (p. 63), crie “oéc oéc”, crie de peur “toóc” (p. 38) ; les poules font “tuých”, “túc”, “téc”, “rích”, “hoéc” (p. 114) ; tandis que les oiseaux chantent “chíu chít” (p. 58), font “lích chích” (p. 80), “lích rích” (p. 82) et “túc tích, túc tích” (p. 102), les moineaux font “tęc tęc” (p. 100) et les zostérops (*vành khuyên*) font “riú rít” (p. 103).

L'imagination de l'écrivain crée parfois des sons originaux, comme le cri de la grue chez le poète chinois Tô Đông Pha (Su Dongpo, 1037-1101) traduit en vietnamien par le grand lettré Phan Kế Bính par l'onomatopée *ong óng* (Tô Hoài, 2001 : 19).

La base de données montre qu'un verbe peut être appliqué à toute une famille d'animaux ; par exemple la chèvre et le bouc, mais aussi le bélier et la brebis ont le même cri – *be be*. Selon ce principe, les animaux “étrangers” produisent les mêmes cris que leurs “cousins” vietnamiens : le zèbre hennit comme le cheval, le lion rugit comme le tigre, la girafe doit logiquement bramer comme le cerf, etc.

Certains sons peuvent s'appliquer à plusieurs animaux. Ce sont les situations d'émission et leurs caractéristiques qui comptent, par exemple :

- *chiêm chiép* : son doux et répétitif, est appliqué aux poussins et aux oisillons ;
- *chít chít* : son haut et répétitif, est appliqué aux souris et aux singes ;
- *sột sọt* : bruissement des feuilles, etc. est utilisé pour le serpent, le rat, la souris.
Le même verbe est utilisé pour décrire le bruit que fait une plume courant sur une feuille de papier ;
- *rít* : son aigu produit par un flux d'air expulsé entre des dents serrées. Par exemple, « le crocodile montre les dents en sifflant bruyamment » (*cá sấu nhe răng rít từng hồi còi inh ói* (Tô Hoài, 2001 : 178), ou « le tigre siffle entre ses dents » (*hổ rít trong hàm răng* (Tô Hoài, 2001 : 180) ;
- *chí chöhe* : son aigu produit par plusieurs émetteurs qui se disputent, utilisé pour les singes et les oiseaux, mais aussi pour les humains, surtout les enfants ;
- *riú rít* : son agréable produit par plusieurs émetteurs dans une ambiance de bonne humeur ; s'applique aux oiseaux, mais aussi aux humains, par exemple les enfants et les jeunes filles.

La colonne « verbe renvoyant aux cris des animaux en vietnamien » de la base de donnée n'est remplie qu'environ à 50 %. Pour beaucoup d'oiseaux, nous n'avons pas trouvé de cri exprimé en vietnamien. On remarque que, dans le domaine des sons, les animaux ne sont pas égaux : il y a des animaux plus ou moins “bruyants” et d'autres “silencieux”.

C'est le chien qui dispose du plus grand nombre de mots pour les sons qu'il produit dans diverses circonstances : il aboie (*súa*), grogne (*gầm gừ, gừ*), jappe (*ư ư, ăng ăng*), ou encore hurle (*tru*). Tô Hoài fait précéder les onomatopées par le verbe “aboyer” ou le mot *tiếng* « son » : *nhúc nhắc* et *lắc rắc* pour les aboiements faibles et espacés, *nhám nhẩn* pour un grognement non agressif (Tô Hoài, 2001 : 161), et *hích hích* pour le son produit par un chien content de retrouver son maître et qui lui tourne autour (Tô Hoài, 2001 : 121).

On pourrait alors supposer que les animaux familiers faisant partie de l'environnement du paysan vietnamien sont les plus “productifs”. Or, il n'en est rien. Ce n'est pas du tout le cas, par exemple, du chat qui n'a souvent qu'une seule onomatopée,

meo meo, bien qu'il puisse parfois grogner (*gầm gừ*), par exemple dans le cas d'une chatte protégeant ses petits (Tô Hoài, 2001 : 174). Présent dans une maison paysanne pour chasser les souris, le chat ne dit rien et ne miaule qu'en cas de problème quand il a faim ou quand il quémande quelque chose. Nos observations montrent que le ronronnement du chat est évoqué dans une littérature relativement récente : en milieu urbain, un chat qui n'a plus le même travail que le chat des campagnes et qui vit au contact de ses maîtres, apprend à ronronner, son traduit par le mot *gừ gừ* qui est d'ailleurs utilisé également pour le chien qui grogne. L'évocation du ronronnement du chat est donc en quelque sorte un phénomène culturel.

Le buffle est un autre animal, très présent dans la vie du paysan riziculteur, qui est également "silencieux". L'écrivain Tô Hoài rapporte un conte expliquant ce fait : le buffle est devenu silencieux comme s'il était muet (*trâu lặng im như câm*) à la suite de propos indiscrets qui ont coûté une volée de coups de bâtons et une réputation de menteur à son gardien Cuội (Tô Hoài, 2001 : 154). Le buffle peut sans doute « beugler » (*rống*) quand il est excité ou qu'il se sent menacé. Cependant, un locuteur vietnamien a plutôt en tête l'image d'un buffle broutant paisiblement de l'herbe le long des routes, image qui ne fait pas penser à un animal en train de pousser des cris puissants et prolongés.

Le cas du crapaud est encore plus intéressant : le bruit qu'il fait, souvent caché dans un coin de la maison, est assimilé au grincement des dents (*nghiến răng*). Un conte très connu, classé dans la catégorie « observation des phénomènes climatiques », raconte que le crapaud alla livrer, avec d'autres animaux, une bataille à la cour du Ciel pour l'obliger à faire venir la pluie. Le Ciel vaincu lui promet de faire tomber la pluie chaque fois qu'il « grincerait des dents » pour prévenir du besoin d'eau sur la terre. Le crapaud, surnommé ainsi *câu Trời* « l'oncle du Ciel », « grince des dents » avant l'arrivée de la pluie.

2. Verbes permettant la métaphore

La rareté des emplois métaphoriques de verbes associés aux animaux est confirmée par le dépouillement de textes littéraires ainsi que par des recherches sur Internet. Le roman *Au zénith* de Dương Thu Hương ne propose que le verbe "aboyer", avec éventuellement un adverbe qualifiant, de même avec le verbe "rugir". On peut trouver quelques comparaisons – par exemple, la haine comparée à un chien errant ou à un chat sauvage qui déboulent en aboyant ou en rugissant sauvagement – mais pas de métaphores. De même, dans *L'itinéraire de l'enfance*, la romancière propose quelques onomatopées descriptives, mais pas d'emploi métaphorique.

La métaphorisation semble donc difficile à partir de ces verbes. À partir d'autres exemples littéraires ou du langage quotidien, il ressort qu'un certain nombre de verbes, ou d'onomatopées utilisées comme verbes, permettent la métaphorisation avec, le plus souvent, un ou plusieurs émetteurs humains :

gầm « rugir » : son fort et puissant, produit avec autorité

- (1) *Suốt đêm, biển gầm thét ghê gớm.*
toute nuit, mer rugit crie furieusement
Toute la nuit, la mer rugit furieusement. (Tô Hoài, 2001 : 183)

tru « hurler » : son fort et prolongé

- (2) *Đứa bé tru lên.*
enfant hurle
L'enfant hurle.

rống « beugler » : son fort, puissant, prolongé et douloureux

- (3) *Nó khóc rống lên.*
il pleure beugle
Il pleure bruyamment.

chí chớe « piailler » : cris plus ou moins forts lors d'une dispute

- (4) *Chị em nó chí chớe suốt ngày.*
sœur aînée cadet 3PL piaillent toute la journée
Les sœurs crient et piaillent toute la journée.

rinh rích « couiner » : petits cris de souris

- (5) *Mấy cô học trò cười rinh rích.*
quelques féminin élèves rient couinent
Quelques filles gloussent en classe.

ríu rít « gazouiller » : gazouillis de petits oiseaux

- (6) *Các cháu bé ríu rít chào hỏi.*
PL enfants petits gazouillent saluent
Les petits enfants disent bonjour joyeusement comme une bande d'oiseaux.

rít « siffler » : son aigu produit par un flux d'air serré

- (7) *Bà mẹ ghé rít lên : Màỵ ra đây xem nào !*
madame mère marâtre siffle tu sors ici regarde
La marâtre siffle entre ses dents : Viens ici !

oang oác <oiseaux> « crier » : cris stridents et disgracieux de certains oiseaux

- (8) *Giọng nó oang oác khiến cho cánh đàn ông ngồi gần đấy cười phá lên.*
voix elle trompette pour bande hommes assis près là-bas rient aux éclats
Sa voix comme une trompette fait rire aux éclats une bande de mecs assis non loin de là. (Phong Điệp, 2009 : 98)

quàng quạc « caquetter » : sons puissants produits par les canards et les oies

- (9) *Mấy bà quàng quạc đầu chợ.*
quelques femmes caquettent début marché
Quelques femmes caquettent à l'entrée du marché.

tanh tách « striduler » : sons produits par les sauterelles en sautant

- (10) *Gì mà cứ tanh tách suốt ngày thế !*
quoi striduler tout jour
Comment fais-tu pour bouger sans arrêt toute la journée comme ça !

hót « chanter » : chaîne de sons hauts et mélodieux

- (11) *Chúng nó bảo : Hót cho hay vào !*
ils disent chante.IMP pour beau
Ils disent : Chante mieux encore, flagorneur !

Pour les verbes correspondant à “rugir”, “hurler”, “beugler” et “siffler”, l’émetteur peut être singulier, homme ou femme, ou élément naturel.

Les verbes correspondant à “piailler”, “couiner” et “caqueter” nécessitent les émetteurs multiples, plutôt femmes et enfants. Ces verbes dénotent une parole inintelligible et incessante, avec une connotation péjorative.

Le verbe correspondant à “gazouiller” s’applique aux enfants et aux jeunes filles avec une connotation positive exprimant la joie.

Les verbes correspondant à “trompeter” et “striduler” peuvent avoir un émetteur simple, homme ou femme.

Le verbe *hót* « chanter » est utilisé métaphoriquement en sens inverse : en dehors du monde des oiseaux, il veut dire « raconter des choses agréables à écouter dans le but d’obtenir une faveur pour soi-même » ou bien « médire de quelqu’un ».

Dans les exemples ci-dessus, quand un verbe ne renvoie pas spécialement à un émetteur primaire particulier, mais réfère à une situation de production de sons, il est alors possible, semble-t-il, de le transposer à un autre émetteur, humain en particulier.

3. Différences culturelles

Les Vieti, riziculteurs habitant la plaine, ont une bonne connaissance des animaux de leur environnement. Un grand nombre de proverbes, de dictons et d’expressions idiomatiques font référence aux caractéristiques physiques ou aux comportements spécifiques de tel ou tel animal :

- (12) *Cá treo mèo nhin đoi*
Poisson suspendu en hauteur, alors chat affamé
- (13) *Câm miêng hén*
Muet comme une telline
- (14) *Chó cùng cắn giâu*
Chien acculé mord la haie
- (15) *Cóc mọc lông nách*
Quand le crapaud aura des poils aux aisselles
- (16) *Te tái như gà mái nhảy ổ*
Affairé comme une poule cherchant un endroit pour pondre
- (17) *Mật ít ruồi nhiều*
Peu de miel, beaucoup de mouches

Cependant, le dépouillement du *Dictionnaire des proverbes* ne donne aucune entrée pour les *verba sonandi* spécialisés dans les cris d’animaux.

Dans le langage quotidien, on trouve plusieurs expressions du type *chó con* « chiot » pour câliner un bébé qu’on affuble de ce nom laid pour tromper les mauvais esprits ; *đồ chó đẽ* « rejeton de chien » comme insulte ; *đồ ngựa vía* « cheval fou »

pour parler de quelqu'un qui ne tient pas en place ; *vịt trời* « canard sauvage » pour parler des filles qui partent dans une autre famille quand elles se marient (comme les canards sauvages qui s'envolent lorsqu'on s'en approche) ; ou encore *sur từ cái Hà Đông* « lionne de Hà Đông » pour désigner une femme jalouse et dominatrice, etc.

Dans la littérature populaire et orale, les animaux sont également très présents. Les chansons populaires mettent en scène les animaux de l'environnement immédiat du paysan, comme le buffle travailleur (18) ou la cigogne familière du paysage (19) :

(18) *Trâu ơi ta bảo trâu này, trâu ra ngoài ruộng trâu cày với ta.*
Oh buffle, écoute-moi, viens avec moi labourer le champ.

(19) *Con cò bay lá bay la, bay từ cửa phủ bay ra cánh đồng.*
La cigogne vole, vole, du portail du palais aux champs.

Un roman populaire en vers a précisément pour titre *Six animaux domestiques vantant leurs mérites respectifs* (*Lục súc tranh công*).

Les images populaires gravées qu'on achetait au Vietnam jusqu'au milieu du XX^e siècle représentent également des animaux. Les images les plus connues ont pour titre *Le mariage des souris*, où l'on voit des souris apportant des cadeaux au gros chat, *L'École des grenouilles*, où l'on voit le maître et les élèves grenouilles. On trouve également le buffle à côté du paysan au repos, la poule avec les poussins, la carpe avant sa transformation en dragon, etc.

Le calendrier traditionnel vietnamien est basé sur un cycle de douze animaux. Chaque année porte le nom d'un animal¹ qui est le signe de chaque personne née au cours de cette année. Le cycle débute avec le Rat, suivi du Buffle et du Tigre. Viennent ensuite le Chat, le Dragon, le Serpent, le Cheval, la Chèvre, le Singe, le Coq, le Chien et le Cochon. À part le dragon, animal fabuleux, mais bien familier grâce aux diverses représentations picturales et architecturales, nous avons :

- sept animaux domestiques (buffle, chat, cheval, chèvre, coq, chien, cochon) ;
- deux animaux familiers (rat, serpent) ;
- deux animaux sauvages (tigre, singe).

Les caractéristiques de chaque animal étant censées se manifester dans la personnalité de l'individu né sous son signe, les Vietnamiens entretiennent ainsi une certaine familiarité avec ces animaux. L'exemple suivant semble démontrer que le paysan vietnamien tenait à leur signification : en effet, l'année du Lièvre en Chine est devenue l'année du Chat au Vietnam, probablement parce que la prononciation de ces mots en ancien chinois était assez proche, ce qui aurait permis la transformation du lièvre en chat, d'un animal non familier des rizières inondées en un animal utile dans la lutte contre les rongeurs.

Ces éléments de la culture des Viets, riziculteurs et habitants de la plaine, nous permettent de formuler l'hypothèse suivante : la forte présence animale dans leur vie quotidienne est précisément une bonne raison pour maintenir étanche la frontière entre l'humain et l'animal. On peut certes utiliser l'animal pour symboliser un aspect

1 Ces animaux ont leurs noms en sino-vietnamien (ancien chinois transcrit en vietnamien) et leurs noms en vietnamien. Par exemple, le rat, *chuột* en vietnamien, est désigné dans ce calendrier par le terme *tý* ; le buffle, *trâu*, est désigné par le terme *sửu*.